

Dimanche 24 février

7 heures, talat de Muang Sing

Soupe de nouilles au boudin, sang et tofu au sang, agrémentée d'abats, de champignons qui ressemblent à des méduses et de chou râpé. Mon végétarisme prend un coup fatal.



Loué un vélo à un type énervé. Direction : la Chine ! La selle est beaucoup trop basse, la chaîne pas du tout huilée. Et il doit y avoir quelque chose de détraqué dans le mécanisme : chaque tour de roue me demande un effort d'athlète, sur cette route pourtant plate, lisse et droite. Je parcours huit kilomètres avec pour seule compagnie une flopée de camions chinois chargés de canne à sucre. Je cale à Adima – si j'avais tenu deux kilomètres de plus, c'était la frontière. Il y a là une guesthouse entre rizières et montagne, à l'écart de la route. Je reviendrai y dormir dans quelques jours.

Autour de Muang Sing, les femmes akhas cachent toutes leur coiffe traditionnelle sous un grand mouchoir coloré, sans doute pour qu'on arrête de les prendre en photo malgré elles. Fascination sans attrait. Peut-être parce qu'elles sont sur leurs gardes et qu'elles méprisent les falangs ? Peut-être parce qu'elles n'ont pas le bien-être matériel qui permet de rire ? Celles qui vendent des bracelets, dans le bourg, sont dures en affaires. Elles m'ont alpaguée tout à l'heure. D'abord, elles montrent les objets de pacotille. Puis comme j'ai l'air sceptique, elles déballent progressivement

des broderies plus travaillées. Rien n'y fait : j'ai décidé de ne pas acheter. Alors l'une d'elles me propose carrément sa veste ! Sans doute une très belle « antiquité » entièrement faite à la main, usée et crasseuse. Ça se revendrait facilement deux ou trois cents euros en France, mais il est hors de question que je reparte avec ! C'est un peu comme si une Akha, visitant l'Europe, se voyait proposer par une blanche son soutien-gorge porté cent fois – mais de marque. Vraiment pas contentes, elles deviennent médisantes et brusques, me bousculent en râlant, comme si j'avais été très malpolie. J'essaie de continuer à sourire malgré leur animosité.

Descendus de la montagne pour s'installer autour de Muang Sing par villages entiers, les Akhas se retrouvent souvent sans terre, sans argent, sans rien. La version officielle veut que le gouvernement les « incite » à rejoindre les routes pour les « civiliser », leur donner un accès à l'eau potable, à l'école. Mais quand on voit les centaines de kilomètres carrés de montagnes aux forêts rasées pour permettre à des compagnies chinoises de planter des hévéas, on se demande bien de quel type d'incitation il s'agit. J'en viendrais presque à espérer que le tourisme « vert » se développe au point que le gouvernement « incite » les investisseurs chinois à respecter la forêt.

Soir

Alors là, je suis clouée ! Au crépuscule, dans une rizières à sec à l'écart du bourg, un orchestre joue à tue-tête des airs pop thaïlandais. Le son saturé et suraigu grésille dans les enceintes. Pendant ce temps, une centaine de personnes habillées très élégamment – soie rose, verte ou jaune pour les femmes, chemise blanche et pantalon noir pour les hommes – danse un impeccable madison dans la paille en se soûlant à la Beerlao.

Un groupe de jeunes filles coiffées de chapeaux de cow-boys trimbale quelqu'un sur une chaise à porteurs d'un bout à l'autre du champ. Accompagnées par des hommes qui jouent de toutes sortes de percussions, elles crient et se marrent. Elles chargent une caisse de bière entre les pieds du porté : ça a l'air d'être sa tournée. Demi-tour. Elles ramènent leur cargaison au pied de l'orchestre où on ouvre les bouteilles et où on boit

tous ensemble. Quand la caisse est finie, on charge quelqu'un d'autre, et ça recommence.

Mais le clou du spectacle, ce sont ces deux hommes qui soulèvent un bambou d'une quinzaine de mètres de long auquel est amarré un pétard géant. Ils font le tour du champ et se dirigent vers une rampe de lancement très artisanale. Tout le monde chante, rit, hurle. Certains tombent par terre tellement ils sont saouls. Un, deux, trois... Mise à feu du bambou !

Tout ça pour appeler la pluie. En pleine saison sèche.